

LA CONCIERGE DU PANTHÉON

JACQUES GODBOUT

LA CONCIERGE DU PANTHÉON

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

© Éditions du Seuil, septembre 2006

ISBN 978-2-02-106748-4

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Jean Cayrol, je me souviens.

Il n'a pas d'autre emploi en vue. Il n'a
passé aucun entretien. Il veut sa liberté,
c'est tout. Mais au moins il ne lâche pas :
« Je quitte IBM pour devenir poète. »

J.M. COETZEE

Julien à Paris

Cela s'était passé ainsi : Julien Mackay devait postuler une nouvelle fonction au ministère de l'Environnement restructuré à la suite du protocole de Kyoto, ou remettre sa démission. Or la simple idée de devoir se présenter au bureau des ressources humaines et de se soumettre, sans égard pour son expérience ou pour son âge, à un concours plus ou moins honnête l'avait complètement dégoûté. Julien accepta plutôt une proposition de départ avec avantages pécuniaires. Il avait derrière la tête un projet qui ne requérait aucun diplôme, aucune spécialisation : écrire un roman. Qui pouvait l'en empêcher ?

Cet homme de quarante-huit ans, qui avait passé des jours à des calculs de probabilités, à prédire la force et la direction des vents, à tracer de savants graphiques de la pollution atmosphérique, se sentait l'âme d'un écrivain. Il allait se débarrasser du poids de la science pour

endosser le manteau de l'imaginaire (la métaphore était de lui). Si Gauguin avait entrepris une carrière d'artiste peintre à peu près au même âge, après avoir longtemps vendu des obligations et des polices d'assurance à ses contemporains, il saurait, lui, apposer sa marque dans les lettres. Savait-on que Jean-Paul Sartre, à vingt-cinq ans, avait été affecté à la météo de l'armée? Il n'avait donc pas à rougir de ses états de service. Qui n'avait eu, au moins une fois dans sa vie, l'irrésistible désir de tout planter là et d'aller voir ailleurs?

Julien n'était pas homme à se lancer tête baissée dans une aventure sans issue. Comment séjourner à l'étranger sans épuiser ses économies? Le projet d'un séjour à Paris (ce ne pouvait être que Paris) méritait une aide. Il s'adressa au Conseil des arts du Canada, dans la catégorie « premières œuvres », espérant obtenir une bourse.

Mackay, Julien, né le premier juillet 1958 à Richelieu, province de Québec. Actuellement sans emploi. Aucun texte publié à ce jour. Pourquoi sollicitez-vous une aide? Pour la rédaction d'un roman. Précisez. Je désire raconter l'histoire d'un Canuck (c'est-à-dire un descendant de Canadiens français immigrés aux États-Unis pendant la fusariose du blé de la fin du XIX^e siècle). Gerry Drinkwater, dont le père se nommait Mark Boileau, m'intéresse à plus

d'un titre. Il a étudié à Boston, mais au début de cette histoire il habite Montpelier, la capitale du Vermont. À son retour du Vietnam (où il a vaillamment combattu), Gerry Drinkwater, après un MBA aux frais du gouvernement fédéral, a fondé une entreprise de monuments funéraires, la Drinkwater Marble Co., qui utilise le granit de l'État de New York – solide comme l'éternité – et les pierres des carrières de Middlebury (Vermont) dont les teintes tendres conviennent aux paysages des cimetières. Pourquoi, en rentrant de Saïgon, Gerry Drinkwater a-t-il abandonné le nom de ses ancêtres ?

Julien ajouta quelques observations puis décrivit l'itinéraire souhaité : cinq semaines de recherches en Nouvelle-Angleterre, cinq mois d'écriture en France. Il fit un effort sérieux d'évaluation des frais de séjour et dépenses afférentes qu'il inscrivit dans les cases appropriées du formulaire. Puis il attendit une réponse qui lui parvint quatre mois plus tard. Le jury du Conseil des arts refusait sa demande au motif qu'il n'avait pu fournir de références. Comment pouvait-on évaluer sa capacité de mener à bien ce projet ? Julien en convint, mais décida néanmoins de tenter l'aventure. Ce n'était que de l'argent après tout. En novembre il prit l'avion pour l'Europe, avec le titre de son roman en tête : *Alias Boileau*.

La concierge

Je suis arrivé à Roissy-Charles-de-Gaulle vers huit heures quinze, après avoir survolé une plaine recouverte du brouillard habituel de novembre. Des mouettes éperdues tournaient autour des ailes quand la lumière a crevé un nuage avant de disparaître à nouveau. On pouvait deviner la ville au loin, distinguer sous la carlingue des champs manucurés avec soin, le sol avait été hersé, en Amérique on en était encore aux labours. Le tarmac enfin, les roues qui s'arrachaient la peau, l'inversion des moteurs, l'avion s'est mis à rouler comme un autobus, j'ai détaché ma ceinture même si l'on ne nous y invitait pas encore. Je ne suis pourtant pas très désobéissant, mais plus de sept heures assis dans un cigare d'aluminium à lutter contre des vents contraires, c'est long et fastidieux, j'ai étiré les muscles de mes jambes. Mes chaussures avaient glissé sous le siège et je me suis tordu la colonne vertébrale à tenter de les récupérer. Il ne faut jamais voyager avec ses souliers. En cas d'amerrissage,

si l'aéronef tombe en panne, on est ainsi plus à l'aise dans le canot pneumatique. En fait on n'est jamais trop prudent, c'est écrit dans les consignes. Et même si ce n'était pas écrit, je voyagerais en chaussettes, je me sens plus à l'aise ainsi. Je me lave les pieds tous les jours, autant en profiter.

À neuf heures, j'avais récupéré sur le tapis roulant mes deux valises, l'une contenant mes vêtements, l'autre ma documentation et des livres de référence, des romans dont je ne peux me défaire depuis que je me suis mis en tête d'en écrire un moi aussi. Ce sont des auteurs qui, sans le savoir, représentent mes plus proches amis. Vonnegut, Capote, Camus, et quelques autres.

J'ai emprunté un chariot et j'ai cherché le RER dont on m'avait dit qu'il se rendait de l'aéroport au cœur de la cité. Le train est toujours moins cher qu'un taxi, je n'ai plus d'employeur ni de notes de frais. Il n'y a pas de petites économies quand on caresse un projet comme le mien. J'ai un budget à respecter si je veux tenir assez longtemps.

J'ai dû abandonner le chariot en haut d'un escalier roulant qui lui-même roulait de travers, je me suis accroché,

mes valises sont sur roulettes, bravo je me suis dit, tu as passé la première étape, le ticket était plus cher que prévu, mais ce n'était pas dramatique. C'est toujours ainsi en voyage, les bonnes surprises sont rares. Quand donc avais-je, la dernière fois, par les fenêtres du train, vu ces paysages mornes d'entrepôts couverts de graffitis à l'américaine ? Dix ans peut-être. C'était lors d'un congrès de météorologie, j'étais délégué par le Ministère, j'avais aussi été frappé par l'horrible architecture des immeubles de banlieue, rien n'avait changé, de nouveaux édifices s'étaient peut-être ajoutés, mais je somnolais à demi, les valises entre les jambes. Le wagon était aux trois quarts vide, pourtant le train s'arrêtait systématiquement à toutes les gares, personne ne montait ni ne descendait.

Peut-être avais-je eu tort, mais je n'avais réservé aucun hôtel, et n'avais prévenu personne de mon arrivée – qui prévenir quand on arrive de l'étranger ? La préfecture, l'ambassade, l'American Express, l'archevêché ? Je voyageais incognito, j'assumais ma solitude. C'est dans cet état comateux que j'ai élaboré mentalement un plan.

Je venais à Paris pour une métamorphose, une transmutation, j'avais laissé derrière moi ma vieille pelure, je croyais pouvoir m'adresser à mes confrères, un peu

comme un Martien qui, tout frais descendu de son astromef, partirait à la recherche du chef des Terriens. Le chef me reconnaîtrait, me fournirait tout ce dont je pouvais avoir besoin pour mener à bien ma tâche et rentrer quelques mois plus tard au pays, avec la satisfaction du devoir accompli. Pourquoi pas ? J'avais trouvé dans *Le Magazine littéraire* l'adresse de la Société des gens de lettres : Hôtel de Massa, 38 rue du Faubourg-Saint-Jacques. Sur le plan du métro, la station Port-Royal me sembla la plus proche. C'est ainsi que je me suis retrouvé un dimanche matin sur le trottoir désert du boulevard Saint-Michel. La première question qui m'est passée par le crâne n'avait aucun sens : est-ce que les noms des places et des rues de Paris ont été piqués dans les livres ou l'inverse ? C'est ce qui arrive quand on abuse de la littérature, me suis-je dit. J'aurais bien aimé prendre un café, mais tout était fermé, même la célèbre Closerie des lilas était close, les arbres nus comme les statues équestres d'une fontaine tout à côté n'avaient rien de réjouissant, au loin des joggeurs me tournaient le dos.

J'ai saisi mes valises avec énergie, celle de droite pesait lourd, je n'aurais jamais dû apporter tous ces livres, surtout ici, me suis-je dit, mais quand on entreprend ce genre d'aventure, comment savoir ? J'ai compté une bonne vingtaine de minutes de marche jusqu'à l'adresse de l'hôtel de Massa qui n'avait aucune enseigne et se

cachait derrière de hauts murs et une grille imposante. Sur le coup j'ai été déçu, ce n'était pas vraiment un hôtel, mais une sorte de vaste et riche résidence qui n'affichait ni prix, ni étoiles, ni réception. J'étais épuisé, nerveux, je transpirais dans mon manteau d'hiver malgré le temps frisquet, je m'étais habillé trop chaudement et puis ces valises ! Je les ai déposées, l'une brune, l'autre bleue, achetées d'occasion, au pied de la grille. J'ai sonné, j'avais une sérieuse envie de dormir, et personne ne répondant j'aurais pu crier :

« Monsieur le président ! Monsieur le président ! Je suis épuisé, vous ne m'attendiez pas, mais me voilà ! Je souhaite devenir membre de votre société, vous m'entendez ? Monsieur le président, réveillez-vous ! »

J'aurais ameuté le quartier, mais tous les Parisiens semblaient faire la grasse matinée.

C'est le jardinier qui est venu répondre, un gros homme souriant, en chemise bleue, pantalon de velours, espadrilles aux pieds, un balai de bruyère à la main, l'air étonné sous sa casquette noire.

« Bonjour, monsieur, m'a-t-il lancé en regardant mes valises, il n'y a personne que moi ici, vous devez vous tromper d'adresse ! »

Les jardiniers, je le savais, ont un rôle important en littérature et la plupart d'entre eux n'en sont pas toujours conscients. Ils croient qu'arroser les fleurs, ratisser

les allées ou baiser une lady dans un cabanon font partie de leurs responsabilités, point à la ligne. Alors j'ai tenté de m'expliquer, j'ai raconté au jardinier des gens de lettres que j'arrivais d'Amérique avec au cœur un projet immense, le rêve de toute une vie. Il a refusé de m'entendre, bien sûr il m'écoutait, mais était-ce mon accent ? Il n'allait pas ouvrir les grilles pour me faire plaisir. L'hôtel de Massa était, m'a-t-il expliqué, le centre administratif d'une association professionnelle, on y tenait des colloques et autres réunions, on y brassait les questions de droits d'auteur depuis Balzac (je ne devais pas oublier d'aller saluer, boulevard Raspail, la magnifique statue de Rodin). J'étais en somme devant la banque des écrivains. On ne plante pas sa tente en pareil lieu.

« Vous seriez un homme d'affaires, vous n'insisteriez pas pour loger à la Banque de France, vous iriez dans un hôtel de tourisme... »

Le brave homme soulevait sa casquette en parlant, se grattait le crâne, la remettait en place brusquement, il s'impatiait devant ma naïveté, les feuilles mortes s'accumulaient comme dans la chanson de Prévert, les plates-bandes, éventrées, l'attendaient. Je devais avoir l'air paniqué, avec raison, car j'avais raté mon entrée en littérature. Rideau. Personne dans cette grande capitale de l'écriture et du discours pour m'ouvrir les bras, me

tendre la main, ni mentor, ni gourou, ni protecteur à l'horizon. Devant ma détresse, le jardinier a tenté une dernière proposition :

« Il y a ma sœur aînée, a-t-il dit, qui pourra peut-être vous aider, elle est sûrement chez elle, c'est dimanche, je vous donne son adresse, vous n'avez qu'à marcher jusque-là... »

Je suis reparti à pied, mes valises au bout des bras, je suais comme un boxeur dans mon long manteau de laine, les rues de ce quartier ne sont jamais à angle droit, je suis revenu dix fois sur mes pas, la majorité des édifices étaient gris et muets, d'autres affichaient des pierres couleur sable, les cafés étaient tous cachés derrière des grilles maculées, j'ai croisé quelques citoyens qui revenaient de la messe ou d'une boulangerie. J'étais excédé. À l'adresse donnée, en arrivant par la rue de l'Estrapade, j'ai trouvé une passerelle de métal menant à l'arrière d'un grand édifice, ce devait être une église, un crucifix trônait sur son dôme. La moitié du mur était cachée par des bâches, on n'arrête jamais de ravaler les pierres depuis que le ministre Malraux l'a demandé. Une lubie d'écrivain.

Une sonnette en cuivre brillait sur le chambranle. Je l'ai écrasée de toutes mes forces qui n'étaient déjà plus

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S. N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2006. N° 88516 (XXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE

